

qua l'aubergiste subitement radoucie. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

—C'est chez vous n'est-il pas vrai, madame Clerget, que loge le nouveau médecin du pays ?

—Le docteur Perrin ? Ah ! je le crois bien, que c'est chez moi.

—Y est-il présentement, s'il vous plaît ?

—Et où serait-il, le dighe homme ? je vous le demande, sinon dans son lit à dormir d'un bon sommeil.

—Il faut le réveiller bien vite.

—Le réveiller, grand Dieu ! Pourquoi faire ?

—Pour qu'il m'accompagne au château sans perdre une minute. J'ai amené un cheval tout exprès pour lui.

Monique Clerget fit un mouvement brusque.

—Au château ! répéta-t-elle avec une réelle inquiétude. Est-il donc arrivé quelque malheur ? Mme la comtesse serait-elle malade ?

—Il n'est rien arrivé à madame, elle se porte bien, et ce n'est pas pour elle que je viens chercher le médecin.

—Pour qui, alors ?

—Mme Clerget, interrompit le valet de chambre, si nous passons notre temps, vous, à me questionner, moi, à vous répondre, le docteur ne sera pas prévenu et nous ne repartirons jamais. Or, au train dont je suis venu, vous devez bien penser que la chose est pressante.

—C'est juste, mon garçon. Attendez un moment, je vais avertir M. Perrin.

Monique disparut de la fenêtre et courut frapper à tour de bras à la porte du jeune médecin, en criant du haut de sa tête :

—Éveillez-vous, monsieur le docteur, éveillez-vous, vite, vite, vite ! Il y a dans la rue un domestique du château de Rochetaille qui vient vous chercher de la part de Mme la comtesse de Kérual.

Comme tous les médecins dignes de ce nom, le docteur Perrin avait le réveil facile et rentra en possession de toute sa présence d'esprit au moment précis où il ouvrait les yeux.

—C'est bien, ma chère hôtesse, répondit-il en sautant à bas de son lit ; je serai prêt dans un instant. Donnez l'ordre, je vous prie, de seller mon bidet.

—Inutile, monsieur le docteur, le valet de chambre a amené du château un cheval qui va comme le vent.

—Et, sans dialoguer plus longtemps avec le médecin, Monique Clerget courut passer un jupon et mettre un camisole. Elle descendit ensuite, alluma une chandelle dans la salle basse, remplit d'eau-de-vie un verre de dimension raisonnable, ouvrit la porte de l'auberge et s'approcha du valet de chambre, dont les chevaux fumants grattaient le sol.

—Ne vous impatientez pas, monsieur Pierre, lui dit-elle, le docteur s'habille, il va venir tout de suite. Vous boirez bien une petite goutte, c'est de la vieille eau-de-vie, il n'y a rien de meilleur contre le brouillard de la nuit.

—Ça n'est pas de refus, madame Clerget, répliqua le valet. Il vida le verre, fit claquer sa langue et s'écria :

—Fameux, votre Cognac !

—Je vous en verserai tout à l'heure une autre goutte, mais d'abord, dites-moi, qui donc avez-vous de malade au château ?

—Je suis, ma foi, bien en peine de vous répondre.

—Comment ça ?

—Il s'agit d'un particulier qui s'est cassé la cuisse et que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Mais, j'y songe, vous devez le connaître, vous, puisqu'il venait de passer à Rixviller, et que sans doute il avait soupé dans votre auberge.

—Quelle figure a-t-il, ce particulier ?

Le valet de chambre décrivit de son mieux Jean Rosier, et il ajouta :

—Le pauvre diable voyageait dans une mauvaise carriole avec sa femme et sa petite fille, la carriole a roulé dans un fossé. Le cheval s'est tué, l'homme s'est disloqué, la femme et l'enfant n'ont point de mal.

—Ah ! certainement, je les connais, les pauvres gens ! s'écria Monique Clerget ; un ménage de saltimbanques, de faiseurs de tours, ils allaient à la foire de Remiremont. En voilà qui n'ont pas de chance, par exemple ! il ne leur manquait plus que cela. Heureusement encore que Mme la comtesse, qui est bonne comme le bon Dieu lui-même, les a recueillis dans son château.

—Et je vous réponds que l'homme sera soigné mieux qu'un prince, répliqua le valet de chambre.

—Je n'en doute pas, et j'en suis bien aise, car ce sont des gens qui méritent qu'on leur porte intérêt à ce que j'imagine, surtout à cause de la femme et de l'enfant. Mais dites-moi donc, monsieur Pierre, il y a bien longtemps qu'on n'a pas vu Mme la comtesse passer par ici dans sa voiture ?

—Madame ne sort presque plus.

—Elle n'est pas malade, cependant ?

—Mon Dieu, non... du moins, elle ne se plaint jamais. Mais elle me paraît un peu triste, elle ne quitte le salon que pour promener Mlle Marthe dans le parc.

—Madame est toute seule au château ?

—Mon Dieu, oui ! toute seule.

—Vient-il des visites, au moins ?

—Pas souvent.

—C'est une existence qui n'est pas gaie, savez-vous, monsieur Pierre...

—Ah ! madame Clerget, ne m'en parlez pas. Nous autres, domestiques, il y a des jours où nous périssons d'ennui de ne voir jamais personne. Ah ! du vivant de M. le comte, quelle différence ! On s'amusaient au château dans ce temps-là... tandis qu'aujourd'hui... Tenez, la vérité vraie, c'est que n'était l'attache que je porte à madame, qui est une maîtresse comme on n'en voit guère, je chercherais une autre condition. Ça me serait égal d'être moins bien payé, pourvu que la maison soit moins triste. Enfin, heureusement que M. le baron de Stréuy vient de temps en temps passer quelques jours à Rochetaille. Il met dans le château un peu de vie et de mouvement.

—Et doit-il bientôt venir, M. le baron ?

—J'ai entendu dire qu'on l'attendait dans le courant du mois prochain, et même, je vous réponds, madame Clerget, qu'à sa place ce n'est pas moi qui quitterais Paris pour venir m'enfermer, ne fut-ce que pendant une semaine, dans ce pays de hibou, au fond des Vosges. Surtout un homme comme M. le baron, qui est ce qu'on appelle un *viveur*. Enfin, il est dévoué à Mme la comtesse, et ça se comprend bien, puisque c'est son parent.

—Et l'aimez-vous beaucoup, vous, M. le baron ?